

## Quelques textes importants de l'humanisme de la Renaissance

### Comment la manière de vivre des Thélémites était réglée

Toute leur vie était employée non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et libre-arbitre. Ils se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait ; nul ne les éveillait, nul ne les forçait ni à boire, ni à manger, ni à faire quoi que ce soit d'autre. Ainsi l'avait établi Gargantua. Leur règle ne contenait que cette clause :

FAIS CE QUE TU VOUDRAS,

parce que des gens libres, bien nés, bien éduqués, conversant en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon, qu'ils nommaient honneur, qui toujours les pousse à des actes vertueux et éloigne du vice. Ceux-ci, quand ils sont opprimés et asservis par une vile subjection et contrainte, se détournent de la noble affection, par laquelle à vertu franchement tendaient, à déposer et enfreindre ce joug de servitude ; car nous entreprenons toujours les choses défendues et convoitons ce que nous est dénié.

Par cette liberté ils entrèrent en louable émulation de faire tout ce qu'ils voyaient plaire à un seul. Si quelqu'un ou quelqu'une disoit : « Buvons », tous buvaient ; s'il disoit : « Jouons », tous jouaient ; s'il disoit : « Allons nous amuser aux champs, » tous y allaient. Si c'était pour chasser à l'épervier ou autrement, les dames, montées sur de belles hacquenées avec leur palefroy gourrier, sur le poing, mignonement engantelé, portaient chacune ou un épervier, ou un laneret, ou un émerillon . Les hommes portoient les autres oiseaux.

Ils étaient si noblement éduqués que tous savaient lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler cinq et six langues, et les écrire tant en vers qu'en prose. Jamais ne furent vus chevaliers si preux, si galants, si habiles à pied et à cheval, plus verts, mieulx dynamiques, maniant mieux tous les bastons, que ceux qui étaient là, jamais ne furent vues dames si propres, si mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes à la main, à l'aiguille, à tout acte féminin honnête et libre, que celles qui étaient là.

Pour cette raison, quand le temps était venu que l'un d'entre eux voulait sortir de cette abbaye, ou à la requête de ses parents, ou pour d'autres causes, avec lui il emmenait une des dames, celle qui l'avait pris pour son dévot, et ils étaient mariés ; et, s'ils avaient bien vécu à Thélème en dévotion et amitié, ils la continuaient encore mieux dans le mariage : ils s'entraîmaient à la fin de leurs jours comme au premier de leurs noces.

Rabelais, *Gargantua*, 57 (1534)

### Une déclaration féministe

Étant le temps venu, Mademoiselle, que les sévères lois des hommes n'empêchent plus les femmes de s'appliquer aux sciences et aux disciplines intellectuelles, il me semble que celles qui en ont la possibilité doivent employer cette honnête liberté que notre sexe a autrefois tant désirée, à les apprendre, et à montrer aux hommes le tort qu'ils nous faisaient en nous privant du bien et de l'honneur qui pouvait en résulter pour nous.

Demande-toi, je te prie, par qui [la guerre] est faite : par des meurtriers, par des criminels, par des joueurs, par des corrupteurs, par les plus sordides des soldats loués, pour qui la vie est moins précieuse qu'un misérable gain. Ces gens-là sont au mieux dans la guerre parce qu'ils font pour de l'argent ce qu'ils faisaient auparavant à leurs risques et périls, et qu'ils en sont loués. Cette lie d'humanité, pour faire la guerre, il faut la laisser entrer dans les campagnes et dans les villes. Il faut se mettre à son service, alors que nous voulons tirer vengeance d'un autre. Ajoute à présent tous les crimes qui se commettent sous prétexte de guerre, tandis que les bonnes lois restent silencieuses dans le fracas des armes : combien de pillages, combien de sacrilèges, combien d'enlèvements, combien d'autres hontes, que l'on rougit même de nommer. Cette corruption des mœurs se prolonge nécessairement pendant de nombreuses années, même quand la guerre est finie. Calcule-moi à présent les dépenses, telles que, même si tu es vainqueur, il y aura beaucoup plus de dommage que de profit. Et quel royaume à ton estimation, vaudrait la vie et le sang de tant de milliers d'hommes ? De plus, la grande partie des souffrances incombe à ceux que la guerre ne concerne en rien, alors que les avantages de la paix s'étendent sur tous : bien souvent, dans la guerre, le vainqueur même doit pleurer. Elle entraîne avec elle une telle troupe de maux que les poètes ont eu raison de la représenter amenée des enfers par les Furies ; sans que je doive rappeler les populations dépouillées, les collusions entre les chefs, les situations bouleversées, qui ne se rétablissent jamais sans d'immenses préjudices. Si c'est l'appétit de la gloire qui nous entraîne à la guerre, ce n'est pas elle que nous saisissons, surtout à force de crimes. Et, s'il s'agit de dire où réside la gloire, il est bien plus glorieux de fonder des cités que d'en anéantir. Tandis que le petit peuple édifie et entretient les villes, la folie des princes les renverse. Si c'est l'espoir du gain qui nous mène, aucune guerre ne se termine si heureusement qu'elle n'amène plus de mal que de bien. Et nul ne nuit à son ennemi sans avoir d'abord beaucoup nui aux siens. Enfin, puisque nous voyons les choses humaines changer et se confondre à la manière d'un Euripe dont le courant ne cesse de se renverser, à quoi bon mettre tant de choses en branle pour se préparer un empire qui bientôt, au premier accident, écherra à d'autres ? De combien de sang s'est construit l'empire romain, et qu'il fallut peu de temps pour qu'il commençât à déchoir ! [...] Si l'on admet la guerre au nom de certains droits, ceux-ci sont grossiers ; ils respirent un christianisme dégénéré, encombré des biens de ce monde. [...] Si tu y regardes de plus près, les raisons qui font entreprendre une guerre résident le plus souvent dans les intérêts personnels des princes. Je te le demande, trouves-tu humain que l'univers doive prendre les armes chaque fois que tel ou tel prince se met en colère contre un autre - ou peut-être simule la colère ?

Érasme, Lettre à Antoine de Berghes. 14 mars 1514.

Et si quelqu'une parvient à degré te qu'elle puisse mettre ses conceptions par écrit, le faire soigneusement et non dédaigner la gloire, et s'en parer plutôt que de chaînes, d'anneaux, et de somptueux habits, que nous ne pouvons vraiment estimer nôtres que par usage. Mais l'honneur que la science nous procurera, sera entièrement nôtre : et il ne pourra pas nous être ôté, ni par ruse de voleur, ni par des ennemis, ni par la longueur du temps.

Louise Labé (1555)

Mais je serais moi-même tout à fait folle et parfaitement digne de tous les éclats de rire de Démocrite si je continuais à énumérer les formes des folies et des insanités populaires. J'arrive à ceux qui se donnent parmi les mortels l'apparence de la sagesse et convoitent, comme on dit, le rameau d'or.

Parmi eux tiennent le premier rang, les grammairiens, race d'hommes certainement la plus calamiteuse, la plus affligée, la plus haïe des dieux si moi je n'adoucisais les désagréments de leur misérable profession par un doux genre de folie. Ils ne sont pas en butte à cinq malédictions seulement, c'est-à-dire à cinq présages funestes, comme l'indique une épigramme grecque, mais à des centaines : toujours affamés et sordides dans leurs écoles — que dis-je des écoles ? ce sont plutôt des séjours d'angoisse, ou plutôt des galères, de chambres de tortures, — au milieu des hordes d'enfants ils vieillissent dans les labeurs, sont assourdis de cris, s'asphyxient encore de puanteurs et d'infection ; mais grâce à ma faveur, ils se croient les premiers des mortels. Ils sont tellement contents d'eux-mêmes quand ils terrorisent une classe épouvantée par leur visage et leur voix menaçante, quand ils déchirent les malheureux à coups de férules, de verges et de fouets, quand ils déchaînent à leur guise toutes leurs colères, à l'exemple de l'âne de Cumes ; alors leur saleté leur semble pure élégance, leur puanteur embaume la marjolaine, ils prennent leur misérable esclavage pour une royauté [...]

Voici ceux qu'on appelle ordinairement religieux ou moines, quoique ces deux noms ne leur conviennent nullement, puisqu'il n'y a peut-être personne qui ait moins de religion que ces prétendus religieux...

La plupart de ces gens-là ont tant de confiance dans leurs cérémonies et leurs petites traditions humaines, qu'ils sont persuadés que ce n'est pas trop d'un paradis pour les récompenser d'une vie passée dans l'observation de toutes ces belles choses. Ils ne pensent pas que Jésus-Christ, méprisant toutes ces vaines pratiques, leur demandera s'ils ont observé le grand précepte de la charité.

L'un montrera sa bedaine farcie de toutes sortes de poissons, l'autre videra mille boisseaux de psaumes, récités à tant de centaines par jour ; un autre comptera ses myriades de jeûnes, où l'unique repas du jour lui remplissait le ventre à crever ; un autre fera de ses pratiques un tas assez gros pour surcharger sept navires, un autre se glorifiera de n'avoir pas touché à l'argent pendant soixante ans, sinon avec les doigts gantés, un autre produira son capuchon, si crasseux et si sordide qu'un matelot ne le mettrait pas sur sa peau ; un autre rappellera qu'il a vécu plus de onze lustres au même lieu, attaché comme une éponge ; un autre prétendra qu'il s'est cassé la voix à force de chanter ; un autre qu'il s'est abruti par la solitude ou qu'il a perdu, dans le silence perpétuel, l'usage de la parole.

Érasme, *Éloge de la folie* (1511)

Quant à la vierge Marie, étant donné qu'ils affirment que son corps n'est plus en terre, le moyen leur est ôté de se vanter d'en avoir les os ; autrement je pense qu'ils eussent fait accroire qu'elle avait un corps pour remplir un grand charnier. Au reste, ils se sont vengés sur ses cheveux et sur son lait, pour avoir quelque chose de son corps. De ses cheveux, il y en a à Rome, à Sainte-Marie-sur-Minerve, à Saint-Salvador en Espagne, à Mâcon, à Cluny, à Noyers, à Saint-Flour, à Saint-Jacquerie et en autres plusieurs lieux. Du lait, il est impossible de dénombrer les lieux où il y en a, et aussi ce ne serait jamais fait car il n'y a si petite villette, ni si méchant couvent soit de moines, soit de nonnains, où l'on n'en montre ; les uns plus, les autres moins. Non pas qu'ils aient été honteux de se vanter d'en avoir à pleines potées, mais pour ce qu'il leur semblait avis que leur mensonge serait plus couvert, s'ils n'en avaient que ce qui se pourrait tenir dedans quelque grand vase de verre ou de cristallin, afin qu'on n'en fit pas d'examen plus près. Tant y a que si la sainte Vierge eût été une vache et qu'elle eût été une nourrice toute sa vie, à grand-peine en eût-elle pu rendre telle quantité. [...]

Le principal serait bien, comme j'ai du commencement dit, d'abolir entre nous chrétiens cette superstition païenne de canoniser les reliques, tant de Jésus Christ que de ses saints, pour en faire des idoles. Cette façon de faire est une pollution et ordure qu'on ne devrait nullement tolérer en l'Église. Nous avons déjà remontré, par raisons et témoignages de l'Écriture, qu'il en est ainsi. Si quelqu'un n'est content de cela, qu'il regarde l'usage des Pères anciens, afin de se conformer à leurs exemples.

Calvin, le *Traité des Reliques* (1543)

C'est une dangereuse invention que celle des tortures, et il semble que ce soit plutôt un essai de la capacité de supporter la souffrance que de recherche de la vérité. Et celui qui peut les supporter, cache la vérité, et celui qui ne peut les supporter aussi. Car pourquoi la douleur me ferait-elle plutôt confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et au rebours, si celui qui n'a pas fait ce dont on l'accuse, est assez fort pour supporter ces tourments, pourquoi celui

qui l'a fait ne le sera-t-il pas, une aussi belle récompense que la vie lui étant proposée ? Je pense que le fondement de cette invention, vient de la considération de l'effort de la conscience. Car au coupable il semble qu'elle aide à la torture pour lui faire confesser sa faute, et qu'elle l'affaiblisse : et de l'autre part qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vrai c'est un moyen plein d'incertitude et de danger.

Michel de Montaigne, *Essais*, « De la conscience » (1580)

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite civilisation, le parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits que nature a produits de soi et de son progrès ordinaire : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages.

[...]

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façons de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres

[...]

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a d'autre fondement parmi eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conquête de nouvelles terres : car ils jouissent encore de cette liberté naturelle, qui les fournit sans travail et sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne desirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au-delà, est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent généralement ceux de même âge frères : enfants, ceux qui sont au-dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun, cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre que celui tout pur, que nature donne à ses créatures, les produisant au monde.

Michel de Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales » (1580)

*La seule liberté, les hommes ne la désirent point ; non point pour autre raison, il me semble, que parce que s'ils la désiraient, ils l'auraient : comme s'ils refusaient de faire ce bel acquêt seulement parce qu'il est trop aisé.*

*Pauvres et misérables, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos propres yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies.*

*Et tout ce dégât, ces malheurs, cette ruine enfin, vous viennent, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemi et de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, pour qui vous allez si courageusement à la guerre et pour la vanité duquel vos personnes y bravent à chaque instant la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes.*

*Ce qu'il a de plus que vous, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il les innombrables argus qui vous épient, si ce n'est de vos rangs ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les emprunte de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, que par vous-mêmes ? Comment oserait-il vous courir sus, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez receleur du larron qui vous pille, complices du*

*meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes ?*

*Vous semez vos champs, pour qu'il les dévaste ; vous meublez et remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries ; vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure ; vous nourrissez vos enfants, pour qu'il en fasse des soldats (trop heureux sont-ils encore !) pour qu'il les mène à la boucherie, qu'il les rende les ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine, afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez, afin qu'il soit plus fort, plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte : et de tant d'indignités, que les bêtes elles-mêmes ne sentiraient point ou n'endureraient pas, vous pourriez vous en délivrer, sans même tenter de le faire, mais seulement en essayant de le vouloir.*

*Soyez donc résolu à ne plus servir et vous serez libres. Je ne veux pas que vous le heurtiez, ni que vous l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse dont on dérobe la base, tomber de son propre poids et se briser.*

[...]

*Certainement le tyran n'aime jamais et jamais n'est aimé. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte : elle ne peut exister qu'entre gens de bien, elle naît d'une mutuelle estime, et s'entretient non tant par les bienfaits que par bonne vie et mœurs. Ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la connaissance de son intégrité.*

Étienne de La Boétie,  
*Le Contr'un ou Discours de la servitude volontaire* (1577)

## Des religions de l'Utopie

Les religions, en Utopie, varient non seulement d'une province à l'autre, mais encore dans les murs de chaque ville en particulier ; ceux-ci adorent le soleil, ceux-là divinisent la lune ou toute autre planète. Quelques-uns vénèrent comme Dieu suprême un homme dont la gloire et la vertu jetèrent autrefois un vif éclat.

Néanmoins, la plus grande partie des habitants, qui est aussi la plus sage, rejette ces idolâtries, et reconnaît un seul Dieu, éternel, immense, inconnu, inexplicable, au-dessus des perceptions de l'esprit humain, remplissant le monde entier de sa toute-puissance et non de son étendue corporelle. Ce Dieu, ils l'appellent Père ; c'est à lui qu'ils rapportent les origines, les accroissements, les progrès, les révolutions, et les fins de toutes choses. C'est à lui seul qu'ils rendent les honneurs divins.

[...]

Les Utopiens mettent au nombre de leurs institutions les plus anciennes celle qui prescrit de ne faire tort à personne pour sa religion. Utopus, à l'époque de la fondation de l'empire, avait appris qu'avant son arrivée, les indigènes étaient en guerre continuelle au sujet de la religion. Il avait aussi remarqué que cette situation du pays lui en avait puissamment facilité la conquête, parce que les sectes dissidentes, au lieu de se réunir en masse, combattaient isolées et à part. Dès qu'il fut victorieux et maître, il se hâta de décréter la liberté de religion. Cependant, il ne proscrivit

Alors, si, au milieu de cette royale assemblée où s'agitent tant de vastes intérêts, en présence de ces profonds politiques concluant tous à la guerre, si moi, homme de rien, je me levais pour renverser leurs combinaisons et leurs calculs, si je disais :

Laissons en repos l'Italie, et restons en France ; la France est déjà trop grande pour être bien administrée par un seul homme, le roi ne doit pas songer à l'agrandir. Écoutez, messeigneurs, ce qui arriva chez les Achoriens, dans une circonstance pareille, et le décret qu'ils rendirent à cette occasion :

Cette nation, située au sud-est de l'île d'Utopie, fit autrefois la guerre, parce que son roi prétendait à la succession d'un royaume voisin, en vertu d'une ancienne alliance. Le royaume voisin fut subjugué, mais on ne tarda pas à reconnaître que la conservation de la conquête était plus difficile et plus onéreuse que la conquête elle-même.

A tout moment, il fallait comprimer une révolte à l'intérieur, ou envoyer des troupes dans le pays conquis ; à tout moment, il fallait se battre pour ou contre les nouveaux sujets. Cependant l'armée était debout, les citoyens écrasés d'impôts ; l'argent s'en allait au-dehors ; le sang coulait à flots, pour flatter la vanité d'un seul homme. Les courts instants de paix n'étaient pas moins désastreux que la guerre. La licence des camps avait jeté la corruption dans les cœurs ; le soldat rentrait dans ses foyers avec l'amour du pillage et l'audace de l'assassinat, fruit du meurtre sur les champs de bataille.

Ces désordres, ce mépris général des lois venaient de

pas le prosélytisme qui propage la foi au moyen du raisonnement, avec douceur et modestie ; qui ne cherche pas à détruire par la force brutale la religion contraire, s'il ne réussit pas à persuader ; qui enfin n'emploie ni la violence, ni l'injure. Mais l'intolérance et le fanatisme furent punis de l'exil ou de l'esclavage.

Utopus, en décrétant la liberté religieuse, n'avait pas seulement en vue le maintien de la paix que troublaient naguère des combats continuels et des haines implacables, il pensait encore que l'intérêt de la religion elle-même commandait une pareille mesure. Jamais il n'osa rien statuer témérairement en matière de foi, incertain si Dieu n'inspirait pas lui-même aux hommes des croyances diverses, afin d'éprouver, pour ainsi dire, cette grande multitude de cultes variés. Quant à l'emploi de la violence et des menaces pour contraindre un autre à croire comme soi, cela lui parut tyrannique et absurde. Il prévoyait que si toutes les religions étaient fausses, à l'exception d'une seule, le temps viendrait où, à l'aide de la douceur et de la raison, la vérité se dégagerait elle-même, lumineuse et triomphante, de la nuit de l'erreur.

Au contraire, lorsque la controverse se fait en tumulte et les armes à la main, comme les plus méchants hommes sont les plus entêtés, il arrive que la meilleure et la plus sainte religion finit par être enterrée sous une foule de superstitions vaines, ainsi qu'une belle moisson sous les ronces et les broussailles. Voilà pourquoi Utopus laissa à chacun liberté entière de conscience et de foi.

Thomas More, *L'Utopie* (1516)

ce que le prince, partageant son attention et ses soins entre deux royaumes, ne pouvait bien administrer ni l'un ni l'autre. Les Achoriens voulurent mettre un terme à tant de maux ; ils se réunirent en conseil national, et offrirent poliment au monarque le choix entre les deux États, lui déclarant qu'il ne pouvait plus porter deux couronnes, et qu'il était absurde qu'un grand peuple fût gouverné par une moitié de roi, quand pas un individu ne voudrait d'un muletier qui serait en même temps au service d'un autre maître.

Ce bon prince prit son parti ; il abandonna son nouveau royaume à l'un de ses amis, qui en fut chassé bientôt après, et il se contenta de son ancienne possession.

Je reviens à ma supposition. Si j'allais plus loin encore ; si, m'adressant au monarque lui-même, je lui faisais voir que cette passion de guerroyer qui bouleverse les nations à cause de lui, après avoir épuisé ses finances, ruiné son peuple, pourrait avoir pour la France les conséquences les plus fatales ; si je lui disais :

Sire, profitez de la paix qu'un heureux hasard vous donne ; cultivez le royaume de vos pères, faites-y fleurir le bonheur, la richesse et la force ; aimez vos sujets, et que leur amour fasse votre joie ; vivez en père au milieu d'eux, et ne commandez jamais en despote ; laissez là les autres royaumes, celui qui vous est échu en héritage est assez grand pour vous.

Dites-moi, cher Morus, de quelle humeur une telle harangue serait-elle accueillie ?

- De fort mauvaise humeur, répondis-je.

Thomas More, *L'Utopie* (1516)